
L'utilité du Moyen Âge

Jeff Rider



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/itineraires/1800>

DOI : 10.4000/itineraires.1800

ISSN : 2427-920X

Éditeur

Pléiade

Édition imprimée

Date de publication : 1 novembre 2010

Pagination : 35-45

ISBN : 978-2-296-13150-7

ISSN : 2100-1340

Référence électronique

Jeff Rider, « L'utilité du Moyen Âge », *Itinéraires* [En ligne], 2010-3 | 2010, mis en ligne le 01 novembre 2010, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/itineraires/1800> ; DOI : 10.4000/itineraires.1800



Itinéraires est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

L'utilité du Moyen Âge

Abstract

The Middle Ages are, today, a body of artifacts produced during a certain time in a certain region that still survives and, more importantly, the worlds we imagine on the basis of these artifacts. Imagining these past worlds, whether from a historicist, academic point of view or from an anachronistic, popular point of view is useful to us because it helps us discover new modes of being-in-the-world, new capacities for knowing ourselves, and improve our abilities to understand and to configure the experiential world and our lives.

Keywords : historicism, medievalism, hermeneutics, narrative, social constructivism

Mots clés : historicisme, médiévalisme, herméneutique, récit, constructivisme social

Aujourd'hui, maintenant, en termes concrets, ce que nous appelons communément le Moyen Âge pourrait être défini – pour au moins la durée de cet article – comme les vestiges matériels des objets fabriqués en Europe entre 500 et 1500 ainsi que les idées que nous avons sur eux et sur les personnes par qui et pour qui ils ont été créés. Certains de ces objets sont en grande partie intacts – certains semblent être totalement intacts – mais les plus grands et plus complexes d'entre eux ne le sont presque jamais, ayant été réparés ou transformés au cours des années. Certains d'entre eux sont encore en usage aujourd'hui, pour des fins contemporaines, dans certains cas analogues à celles pour lesquelles ils ont été utilisés pendant la période où ils ont été créés. Peu de ces objets qui ont survécu sont immédiatement ou directement utiles aujourd'hui, au moins pour leur fonction originale, et ceux qui le sont ont presque toujours été modifiés ou complétés afin de servir à des fins modernes. Aujourd'hui, maintenant, en termes concrets, en somme, le Moyen Âge est d'abord et surtout les idées que nous avons au sujet de ces objets et au sujet des personnes par qui et pour qui ils ont été créés, plutôt que les objets eux-mêmes; et la raison principale de préserver la plupart de ces objets d'aujourd'hui n'est

pas leur utilité immédiate, mais l'utilité des idées que nous tissons autour d'eux ainsi que leur capacité de provoquer de telles idées.

C'est-à-dire qu'aujourd'hui, maintenant, ces objets sont utiles pour nous puisqu'ils se tournent vers, se réfèrent à, nous parlent des mondes qui existaient mais qui n'existent plus. Ces mondes n'ont pas été et ne sont pas fictifs, mais ils sont à bien des égards analogues à des mondes fictifs et nos efforts pour les imaginer à partir de leurs vestiges sont analogues à nos efforts pour imaginer des mondes fictifs à partir des indications fournies par des récits. Les vestiges du Moyen Âge – les manuscrits, les sculptures, la configuration des champs, et ainsi de suite – se réfèrent à des mondes passés, des mondes qui existaient mais qui n'existent plus, et qui sont donc des mondes possibles, des mondes hypothétiques que nous devons imaginer à peu près de la même manière que nous imaginons les mondes hypothétiques projetés par une fiction. Il y a, bien sûr, des différences importantes entre la lecture d'un ensemble d'objets et celle d'un récit, et l'effort requis pour imaginer un monde passé à partir de ses vestiges est à bien des égards plus comme celui requis pour écrire une histoire que celui requis pour en suivre une, mais je dirais que le résultat final est en grande partie le même : dans les deux cas on imagine un monde dans lequel nous ne vivons pas, mais pourrions vivre ou aurions pu vivre, et c'est cette projection d'un monde possible qui rend ces efforts agréables et *utiles*.

Passé et fiction : les mondes possibles

La projection imaginaire d'autres mondes possibles dans lesquels nous pourrions vivre ou aurions pu vivre est utile et agréable parce qu'elle nous permet de vivre mieux et plus habilement, d'être plus et d'accomplir plus, dans le monde quotidien de notre expérience commune. Elle le fait de deux manières connexes. Tout d'abord, cet effort pour saisir ensemble une série d'éléments distincts en imaginant un monde dans lequel ils pourraient coexister « dans un seul réseau de relations concrètes », comme l'a dit Louis Mink¹, est un exercice, un jeu qui développe notre capacité à saisir ensemble, à comprendre les événements de notre vie dans notre monde quotidien et à les configurer comme un ensemble significatif. Les efforts que nous faisons pour comprendre le passé, comme les efforts que nous faisons pour comprendre les récits, exercent et améliorent notre capacité de configurer les éléments disparates de notre vie et de notre monde et donc de les comprendre.

Puisque ce travail intellectuel vise à imaginer d'autres mondes, des mondes qui n'existent pas, il nous ouvre également ce que Paul Ricœur a appelé « de nouvelles possibilités d'être-au-monde » :

1. Louis O. Mink, « Modes of Comprehension and the Unity of Knowledge », dans Louis O. Mink, Brian Fay, Eugene O. Golob et Richard T. Vann (eds.), *Historical Understanding*, Ithaca, Cornell University Press, 1987, p. 39 (ma traduction).

Interpréter [écrit Ricœur], c'est expliciter la sorte d'être-au-monde déployé *devant* le texte. [...] Ce qui est en effet à interpréter dans un texte, c'est une *proposition de monde*, d'un monde tel que je puisse l'habiter pour y projeter un de mes possibles les plus propres. C'est ce que j'appelle le monde du texte, le monde propre à *ce* texte unique. [...] par la fiction, par la poésie, de nouvelles possibilités d'être-au-monde sont ouvertes dans la réalité quotidienne. [...] Ce que finalement je m'approprie, c'est une proposition de monde ; celle-ci n'est pas *derrière* le texte, comme le serait une intention cachée, mais *devant* lui, comme ce que l'œuvre déploie, découvre, révèle. Dès lors comprendre, c'est *se comprendre devant le texte*. Non point imposer au texte sa propre capacité finie de comprendre, mais s'exposer au texte et recevoir de lui un soi plus vaste, qui serait la proposition d'existence répondant de la manière la plus appropriée à la proposition de monde².

On peut, je pense, substituer tout simplement le mot « vestiges » pour le mot « texte » dans ce passage et ce serait une tout aussi bonne description de l'interprétation historique. Interpréter les vestiges du passé, pour paraphraser Ricœur, c'est expliciter la sorte d'être-au-monde déployé *devant* ces vestiges, c'est projeter à partir de ces vestiges une proposition d'un monde tel que nous puissions l'habiter pour y projeter un de nos possibles les plus propres. Grâce à cet effort d'imagination de nouvelles possibilités d'être-au-monde sont ouvertes dans la réalité quotidienne. Il n'y a pas question d'imposer aux objets notre propre capacité finie de comprendre, mais de nous exposer aux objets et recevoir d'eux un soi plus vaste, qui serait la proposition d'existence répondant de la manière la plus appropriée à la proposition de monde passé qui a produit ces objets.

L'appropriation de la proposition de monde fictif dont parle Ricœur, et, ajouterais-je, l'appropriation du monde passé proposé par les objets qu'il a produits, n'est ni solipsiste, ni autosatisfaisante. « Ce que “nous faisons nôtre” [...] » dans cette appropriation, « est une proposition de monde, la proposition d'un mode d'être-au-monde » écrit Ricœur, qui poursuit :

[...] l'appropriation est le processus par lequel la révélation de nouveaux modes d'être – ou, si vous préférez Wittgenstein à Heidegger, de nouvelles « formes de vie » – *donnent* au sujet de nouvelles capacités pour se connaître. Si la référence d'un texte est la projection d'un monde, alors ce n'est pas en premier lieu le lecteur qui se projette. Le lecteur est plutôt élargi dans sa capacité de se projeter grâce au nouveau mode d'être qu'il reçoit du texte lui-même. Ainsi l'appropriation cesse d'apparaître comme une sorte de possession, comme une façon de s'emparer de... Elle implique plutôt un moment de la dépossession de l'ego narcissique.

2. Paul Ricœur, « La fonction herméneutique de la distanciation », dans François Bovon et Grégoire Rouiller (dir.), *Exegesis : Problèmes de méthode et exercices de lecture (Genèse 22 et Luc 15)*, Neuchâtel et Paris, Delachaux et Niestlé, coll. « Bibliothèque Théologique », 1975, p. 212-214.

[...] Seule l'interprétation qui satisfait à l'injonction du texte, qui suit la « flèche » du sens et cherche à « penser en conformité avec » elle, engendre une nouvelle « *auto-compréhension* ».

« Comprendre », conclut Ricœur, « ce n'est pas se projeter dans le texte, c'est recevoir un soi élargi à partir de l'appréhension de mondes proposés, qui sont l'objet véritable de l'interprétation³ ».

Ici encore, on peut simplement remplacer le mot « texte » par le mot « vestiges » et l'on a une bonne description de l'appropriation historique. Pour paraphraser Ricœur, ce que nous rendons le nôtre quand nous imaginons les mondes passés proposés par leurs vestiges sont de nouveaux modes d'être-au-monde, de nouvelles formes de vie. Cet effort nous élargit dans notre capacité de nous projeter dans notre propre monde de l'expérience quotidienne, grâce au nouveau mode d'être que nous recevons de ces vestiges eux-mêmes. Comme Ricœur l'écrit :

[...] la dialectique entre l'étranger et le familier, le lointain et le proche [est ce qui] *place l'histoire dans le voisinage de la fiction*. Car reconnaître les valeurs du passé dans leurs *différences* par rapport aux nôtres, c'est déjà *ouvrir le réel en direction du possible*. Les histoires « vraies » du passé mettent à nu les potentialités enfouies de notre présent. Croce disait qu'il n'y a d'histoire que du présent. C'est vrai, à condition d'ajouter : *il n'y a d'histoire que des potentialités du présent*. L'histoire, en ce sens, explore le champ des variations « imaginatives » qui environne le présent et le réel, tel que nous le tenons pour aller de soi dans la vie quotidienne. Telle est la manière dont l'histoire, précisément parce qu'elle cherche à être objective, partage quelque chose de la fiction⁴.

Le plus important, et peut-être pour beaucoup d'entre nous le plus troublant, à réaliser ici est que la valeur liée au fait d'imaginer un monde passé projeté par les vestiges des objets qu'il a produits n'est pas mesurée par la pertinence ou la conformité de ce que nous imaginons avec le monde passé qui a autrefois existé, mais par la capacité de ce que nous imaginons à nous rendre plus conscients des potentialités du présent, du champ des variations « imaginatives » qui environne le présent et le réel, des nouvelles possibilités d'être-au-monde. La valeur attachée au fait d'imaginer un monde passé, en somme, est jugée le plus utilement par sa capacité à enrichir notre monde actuel de tous les jours, à nous aider à y apercevoir des choses que nous n'y verrions pas autrement.

3. Paul Ricœur, « Appropriation », dans Paul Ricœur, *Hermeneutics and the Human Sciences*, éd. John B. Thompson, Cambridge, Cambridge University Press, et Paris, Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, 1981, p. 192-193, 182-183 (ma traduction).

4. Paul Ricœur, « La fonction narrative », *Études théologiques et religieuses*, n° 54, 1979, p. 230.

Imaginer les mondes passés

La plupart de ceux qui, parmi nous, s'intéressent à ces questions, cependant, sont impliqués dans ce qu'on pourrait appeler l'imagination professionnelle et publique de mondes passés et nous nous sentons généralement obligés de respecter certaines contraintes dans nos représentations imaginaires publiques de ces mondes. Ces contraintes sont destinées précisément à garantir que les mondes passés que nous imaginons à partir de leurs vestiges sont étranges, sont différents des nôtres et produisent donc une nouvelle auto-compréhension, nous élargissent dans notre capacité à nous projeter dans notre propre monde, nous permettent de voir de nouvelles possibilités d'être-au-monde dans la réalité quotidienne. Je ne peux pas discuter ces contraintes de façon significative ici et la plupart d'entre nous, je présume, les connaissent déjà assez bien, mais il est important de reconnaître que, prises dans leur ensemble, ces contraintes ne sont ni naturelles ni données, mais sont artificielles et arbitraires, les produits de conventions sociales ou, peut-être plus exactement, professionnelles. La convention professionnelle, en somme, détermine ce qu'on considère méthodologiquement ou conceptuellement comme productif, approprié, et légitime dans la représentation imaginaire publique de mondes passés, et ce qui est anathème ou, pire encore, anachronique !

La discipline imposée par la convention professionnelle, ou, pour parler d'une autre manière, par les idées au sujet de tel ou tel monde passé qui sont communément acceptées et partagées par les médiévistes professionnels, sert, comme je l'ai dit, à garantir l'objectivité des mondes passés dont ils offrent publiquement des représentations imaginaires. L'objectivité – peut-être vaudrait-il mieux dire la super-subjectivité ou la subjectivité collective – de ces représentations imaginaires offertes publiquement n'est pas déterminée par leur conformité à un monde qui a existé autrefois mais n'existe plus, étant donné que cette conformité ne pourra jamais être mesurée, mais par leur conformité à cette convention professionnelle, à cet ensemble d'idées acceptées et partagées parmi les médiévistes professionnels. Puisque, en outre, toutes les représentations imaginaires professionnelles offertes publiquement sont articulées en relation avec cet ensemble d'idées acceptées et partagées, il leur sert aussi de référence commune et garantit leur intelligibilité. Plus une représentation imaginaire d'un monde passé se conforme à cet ensemble d'idées, plus elle est objective – ou super-subjective – et plus elle est intelligible. L'effet et l'influence d'une représentation imaginaire d'un monde passé offerte publiquement seront toujours déterminés par leur relation avec cet ensemble d'idées communément acceptées et partagées par les médiévistes professionnels et leur articulation vis-à-vis de cet ensemble.

Si l'avantage de cet ensemble d'idées communément acceptées et partagées par les médiévistes professionnels est l'objectivité et

l'intelligibilité qu'il prête à nos représentations imaginaires publiques et professionnelles de ce monde passé, garantissant ainsi, d'une part, que le monde passé et les valeurs passées que nous imaginons seront assez différents de notre monde et de nos valeurs pour nous aider à voir de nouvelles potentialités du présent et de proposer de nouveaux modes d'être-au-monde, et, d'autre part, que nous serons en mesure de communiquer et de partager les uns avec les autres ces nouvelles potentialités, ces variations imaginatives et ces nouveaux modes d'être-au-monde – si l'avantage de cet ensemble d'idées communément acceptées et partagées par les médiévistes professionnels est, en somme, de garantir qu'imaginer des mondes passés nous aidera à vivre au moins un peu mieux, son inconvénient est qu'il limite aussi ce qu'on peut imaginer publiquement et professionnellement au sujet des mondes passés et limite ainsi la capacité de ces efforts d'imagination à nous montrer de nouvelles potentialités du présent et de nouveaux modes d'être-au-monde, à nous aider à vivre mieux et plus habilement. Afin d'exclure la possibilité d'une représentation imaginaire solipsiste d'un monde passé, les conventions professionnelles doivent limiter ce qu'on peut imaginer. Elles agissent, en somme, en tant que régulateurs des potentialités du présent, des nouveaux modes d'être-au-monde que nous pouvons découvrir en imaginant des mondes passés; elles garantissent que notre monde actuel, quotidien, continue d'être enrichi par nos représentations imaginaires de mondes passés, mais elles limitent aussi la nature et réglementent le degré de cet enrichissement.

La liberté d'imaginer les mondes passés projetés par leurs vestiges est, bien entendu, beaucoup plus grande dans la société dans son ensemble qu'elle ne l'est dans le monde des savants professionnels et bien que les idées de savants professionnels aient sans aucun doute une influence significative sur ce qui est imaginé à propos des mondes passés en général, elles ont de moins en moins d'influence au fur et à mesure que l'on s'éloigne des centres de savanterie professionnelle. Ainsi, alors que les chances de produire des représentations imaginaires solipsistes et donc improductives de mondes passés augmentent au fur et à mesure que l'on s'éloigne de l'influence de la science professionnelle, il en va de même de la liberté d'imaginer « n'importe quoi » et donc de la possibilité de découvrir des potentialités radicalement nouvelles du présent et de radicalement nouveaux modes d'être-au-monde.

La représentation imaginaire de mondes passés est relativement sans problème à un niveau privé et subjectif. Dans l'intimité de mon esprit, je suis libre d'imaginer n'importe quel monde à partir de tel ou tel ensemble de vestiges. Je ne peux pas imaginer des choses *ex nihilo*, bien sûr, et ce que j' imagine sera influencé tant par le nombre que par la nature des objets qui forment la base de ma représentation et par les notions courantes que j'ai absorbées au sujet du monde passé en question, mais je ne suis pas

obligé de respecter des contraintes physiques ou disciplinaires dans ce que j'imagine. Le seul risque que je cours dans ma représentation imaginaire subjective, privée, d'un monde passé, c'est que le monde passé que j'imagine, combien qu'il soit superficiellement différent de mon monde quotidien, n'en sera pas fondamentalement différent ; que, plutôt que de projeter un monde passé dans le présent, pour ainsi dire, je projetterai le monde présent dans le passé, et cet effort d'imagination ne me suggérera donc pas de nouveaux modes d'être-au-monde, de nouvelles formes de vie, de nouvelles capacités de me connaître moi-même, n'explorera pas le champ des variations « imaginatives » qui environne le présent et le réel, ne mettra pas à nu les potentialités enfouies de notre présent. Les représentations imaginaires privées, subjectives de mondes passés risquent toujours d'être solipsistes, confirmant une compréhension actuelle du présent plutôt que d'en produire une nouvelle.

Approches historiques et anhistoriques du Moyen Âge

Les savants professionnels ont une tendance à considérer cette représentation imaginaire privée et subjective de mondes passés, une représentation qu'on pourrait appeler médiévalisante, comme naïve et immédiate. Strictement parlant, bien sûr, cela ne peut pas être le cas puisque toute expérience humaine passe par des concepts médiateurs. Lorsque les savants qualifient le médiévalisme de naïf et immédiat, alors, ce qu'ils veulent en réalité dire est que cette façon de se représenter des mondes passés ne passe par les mêmes types de concepts historiques que la leur. C'est effectivement vrai, mais ceci veut simplement dire que le médiévalisme n'est pas l'historicisme, et cela est un reproche seulement dans un contexte historiciste.

Si la représentation imaginaire médiévalisante des mondes passés n'est ni directe ni ne passe par des concepts historiques, quels en sont les concepts médiateurs ? Il s'agit des concepts populaires, contemporains du Moyen Âge. Ces concepts sont de nature diverse, mais ils partagent un anhistorisme commun. Ils entassent pêle-mêle des objets médiévaux et des reproductions, adaptations, ou imitations modernes d'objets médiévaux et les appellent tous « médiévaux ». Le médiévalisme implique donc une réaction anhistorique aux objets véritablement médiévaux qui ne les caractérise pas comme anciens ou étranges, mais comme congruents avec certains aspects de la vie moderne. Les concepts intermédiaires du médiévalisme sont stylistiques, en somme, plutôt qu'historiques. Le médiévalisme ne reconnaît pas un objet comme « médiéval » à cause de son origine matérielle en Europe entre les années 500 et 1500, mais en raison de son « style médiéval ». Cette notion de style médiéval repose à l'origine et finalement sur des objets produits en Europe entre les années 500 et 1500, mais au fur et à mesure qu'un style médiéval s'est établi dans la culture moderne, la ressemblance entre les objets modernes

médiévalisants et leurs modèles authentiquement médiévaux est devenue moins importante. Les objets modernes médiévalisants peuvent donc maintenant sembler plus « médiévaux » à un œil médiévalisant que des objets véritablement médiévaux, lorsqu'ils sont jugés selon des critères modernes de style.

Il y a, bien sûr, beaucoup d'interaction entre les concepts historicistes du Moyen Âge et les concepts populaires du Moyen Âge. De nombreux savants ont probablement été amenés aux études médiévales par des objets médiévalisants modernes et des concepts populaires du Moyen Âge qu'ils diffusent, et les concepts populaires du Moyen Âge sont inévitablement influencés par les études historicistes et leur diffusion dans des lycées et des universités à travers le monde. On peut aussi distinguer des pôles ésotériques et populaires de l'historicisme, et des pôles historicisants et fantastiques du médiévalisme, et il n'y parfois que peu de distance entre un médiévalisme historicisant et un historicisme populaire. Il demeure néanmoins quelque différence dans la mesure où les concepts historicistes sont basés ultimement sur des notions de causalité matérielle, tandis que les concepts populaires sont basés ultimement sur des notions de ressemblance esthétique. Pour les études médiévales, autrement dit, un objet est médiéval parce qu'il appartient à une chaîne causale, tandis qu'un objet est médiéval pour le médiévalisme parce qu'il ressemble à d'autres objets d'un certain type. Pour l'historicisme, le Moyen Âge est un concept historique ; pour le médiévalisme, c'est un style.

J'ai suggéré que le but de l'historicisme est la compréhension imaginative d'autres expériences de vie et d'autres valeurs, d'autres possibilités d'être-au-monde. C'est aussi le but, je pense, du médiévalisme, bien qu'il procède d'une manière différente. Le médiévalisme cherche aussi à imaginer d'autres expériences de vie, à découvrir de nouveaux modes d'être et de nouvelles façons de configurer les événements de notre propre vie, à « *ouvrir le réel en direction du possible* [...] ... [à] explore[r] le champ des variations "imaginatives" qui environne le présent et le réel, tel que nous le tenons pour aller de soi dans la vie quotidienne⁵ ». Il ne cherche pas toutefois à le faire par la projection d'un monde passé et perdu, et par une réflexion sur ce monde, mais par la ranimation de ce monde passé en en intégrant des éléments dans le monde actuel. Il cherche à élargir les possibilités humaines du présent par un processus de confusion historique plutôt que de distinction historique, par la participation plutôt que la réflexion. Il fabrique et brandit une épée, pleinement conscient de l'anachronisme de ce qu'il fait – ou ne s'en inquiétant simplement pas – plutôt que d'imaginer l'expérience qui consiste à en brandir une à un moment chronologiquement approprié.

5. Paul Ricœur, « La fonction narrative », *op. cit.*

Mon hypothèse générale, en somme, c'est que l'historicisme et le médiévalisme cherchent tous les deux à découvrir de nouveaux modes d'être-au-monde, de nouvelles capacités pour se connaître, et d'améliorer nos capacités à comprendre et à configurer le monde de l'expérience et nos vies. Tout l'éventail d'approches modernes du Moyen Âge – des études médiévales universitaires aux médiévalismes les plus spontanés et irréfléchis – partage un but fondamental commun. L'acte d'esprit requis du savant médiéviste qui étudie les objets médiévaux pour ce qu'ils peuvent lui dire au sujet du contexte historique dans lequel ils ont été fabriqués est analogue à l'acte d'esprit requis du médiévalisant le plus naïf. Le but du savant médiéviste est le même que celui de l'architecte, peintre, poète, ou lecteur médiévalisant : ils cherchent tous à découvrir de nouveaux modes d'être-à-leur-monde et de nouvelles façons d'imaginer et de comprendre les événements et les structures de leur propre vie. Le but du chercheur du CNRS est donc le même que celui de l'étudiant de première année de licence perdu au fond de l'amphithéâtre ou celui du comptable qui se travestit et passe le weekend sous la tente dans un campement « médiéval » : la compréhension imaginative d'autres expériences de vie et d'autres valeurs, d'autres possibilités d'être-au-monde.

Il y a, bien sûr, des différences importantes qui distinguent les extrêmes universitaires et médiévalisants de cet effort commun. Comme nous l'avons vu, l'approche historiciste du Moyen Âge est soumise à un contrôle disciplinaire dont le médiévalisme est en grande partie dispensé, et l'imagination historiciste de mondes passés a plus d'effet sur les paradigmes juridiques et politiques actuels, tandis que l'imagination médiévalisante de mondes passés a plus d'effet sur les paradigmes esthétiques. Mais la continuité sous-jacente de ces représentations imaginaires de mondes passés ne devrait pas être oubliée et peut être la source d'une circulation utile d'idées entre les deux.

Une chose de plus que je devrais logiquement mentionner ici, mais que je n'ai pas l'espace de développer⁶, est la spécificité du Moyen Âge comme monde imaginé, ou comme une série de mondes imaginés, dans la culture contemporaine. Les nouvelles potentialités du présent et les nouveaux modes d'être-au-monde découverts par la représentation imaginaire (aussi naïve soit elle) d'un monde médiéval seront probablement assez différents de ceux découverts par la représentation imaginaire (aussi naïve soit elle) d'un monde préhistorique ou antique ; et ceux découverts par une représentation imaginaire de la cour de Champagne au XII^e siècle seront probablement assez différents de ceux découverts par une représentation imaginaire d'un village polonais au XV^e siècle. Le monde passé qu'on imagine à partir d'un ensemble d'objets conservés sera presque

6. Voir à ce sujet les autres textes de ce volume, en particulier ceux de Honegger, Bartholeyns, Larue...

certainement différent du monde passé qu'on imagine à partir d'un autre ensemble, et la représentation différente correspondant à chaque ensemble découvrira des potentialités différentes du présent et de nouveaux modes différents d'être-au-monde. Il y aura, par exemple, des potentialités du présent et des modes d'être-au-monde-actuel qui correspondent au Moyen Âge allemand et d'autres potentialités du présent et d'autres modes d'être-au-monde-actuel qui correspondent au XIX^e siècle français.

Aujourd'hui, maintenant, en termes concrets, ce que nous appelons communément le Moyen Âge est essentiellement un ensemble d'idées, un ensemble de représentations imaginaires provisoires, partielles de mondes passés à partir d'un ensemble d'objets. Et ce Moyen Âge est utile parce que ces efforts d'imagination nous aident à vivre mieux et plus habilement, d'être plus et d'accomplir plus, dans le monde quotidien de notre expérience commune. Ces efforts d'imagination exercent et améliorent notre capacité de configurer les éléments disparates de notre vie et notre monde et donc de les comprendre. Ils peuvent renouveler et élargir notre compréhension de nous-mêmes, et nous donner un plus grand sens des potentialités du monde présent et des manières dont nous pourrions y vivre.

Le but des limitations conventionnelles acceptées par une représentation imaginaire historiciste d'un monde médiéval est d'assurer l'étrangeté du monde passé qu'on imagine et donc d'assurer que cette représentation imaginaire produira une nouvelle auto-compréhension et une nouvelle compréhension du monde actuel. Les limitations historiques qui bornent l'imagination historiciste excluent la possibilité d'une représentation naïve d'un monde médiéval et en encouragent une représentation sophistiquée, une représentation qui est profondément étrangère à la représentation habituelle du monde actuel de la personne qui imagine. L'imposition de limites historiques à l'imagination de mondes médiévaux est donc simplement un moyen de garantir que le monde qu'on imagine à partir des objets « médiévaux » – et les possibilités qu'il révèle – sera aussi étranger à notre monde quotidien que possible, et provoquera de nouvelles et de plus larges compréhensions de soi. Mais elle a aussi un inconvénient important. Elle réduit la gamme de possibilités que le monde qu'on imagine (à partir des objets « médiévaux ») pourrait révéler à des possibilités qui sont, en ce qui concerne la vie actuelle, anachroniques. Une représentation imaginaire d'un monde médiéval qui est limitée historiquement est donc disciplinée afin d'exclure la possibilité d'une représentation naïve et d'augmenter les chances que la représentation provoque une compréhension de soi nouvelle et une plus large chez celui qui imagine, mais elle doit se contenter d'un champ d'imagination borné et, pour la personne qui imagine, anachronique. On pourrait donc suggérer que la représentation imaginaire médiévalisante d'un monde médiéval, une représentation plus directe et libre, offre un meilleur moyen – bien que plus hasardeux –

d'élargir nos idées sur les possibilités de la vie humaine, un meilleur moyen – bien que plus hasardeux – d'entrevoir les potentialités cachées du monde actuel.

Jeff Rider
Wesleyan University, USA